

LES ROMANS DE LA TABLE RONDE

NOUVELLEMENT RÉDIGÉS

JAN 10 1973

PAR

JACQUES BOULENGER

★ ★ ★

# LE CHEVALIER A LA CHARRETTE

## LE CHÂTEAU AVENTUREUX

*E. Thivierge a.m.i.*



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE - 6<sup>e</sup>

Tous droits réservés



BIBLIOTHECA

Ottawa

# **Le Chevalier à la charrette**

**Jacques Boulenger**



**Plon, Paris, 1922**

**Exporté de Wikisource le 01/12/2016**

- I. — Défi de Méléagant
- II. — La reine ravie
- III. — Le nain charretier
- IV. — Le chevalier à la charrette
- V. — Guérison de Lancelot
- VI. — Les deux ponts
- VII. — Le lit périlleux
- VIII. — Le peigne aux cheveux d'or
- IX. — La tombe de Galaad le fort et la tombe de  
Siméon
- X. — Le pont de l'Épée
- XI. — Le bon roi Baudemagu
- XII. — Premier combat pour la reine
- XIII. — « Tels sont guerredons de femme ! »
- XIV. — Le rendez-vous d'amour
- XV. — Le lit taché de sang. Le second combat de  
Lancelot et Méléagant
- XVI. — Les fausses lettres
- XVII. — Le chevalier charretté. Bohor l'exilé
- XVIII. — Lancelot délivré par amour
- XIX. — Le tournoi de Pomeglay
- XX. — Lancelot dans la tour
- XXI. — Mort de Méléagant



# I

Comme de coutume, le jour de l'Ascension, le roi Artus tint sa cour à Camaaloth, la plus aventureuse de ses villes et l'une des plus agréables ; mais ce fut une cour triste et non pas merveilleuse comme celles de naguère. Certes, le temps était beau et partout verdoyaient les prés et les bois ; les oisillons menaient leur joie sous la ramée ; mais nulle pucelle ne songeait à cueillir les roses : Galehaut était mort, Lancelot parti depuis un an... Ah ! maintes larmes furent pleurées devant que cette cour se séparât.

Comme le roi sortait de la messe, Lionel au cœur sans frein arriva. Vainement, durant un an et un jour, il avait parcouru tous les pays en quête de Lancelot : il n'en avait appris aucune nouvelle ; et la reine eut si grand deuil, en l'entendant, qu'elle put à peine le cacher.

Ce même jour, on apprit encore que la dame de Malehaut était morte d'amour pour Galehaut, sire des Îles lointaines. Et le roi dit que Lancelot devait être mort de deuil comme elle à cause de la perte qu'il avait faite de son ami.

— Certes, fit messire Gauvain, il eut raison, car avec Galehaut toute prud'homie et vaillance ont disparu du monde !

De ce mot, la reine fut très courroucée, car elle ne croyait

pas que Lancelot fût mort : elle pensait qu'il était malade ou prisonnier ; son cœur le lui disait bien.

— Comment, Gauvain, dit-elle, il ne reste sur terre nul homme qui vaille ? Il y a au moins le roi votre oncle !

Tout le monde se tut et le roi se mit à songer tristement. Comme il rêvait ainsi, entra un chevalier tout armé et ceint de son épée, mais sans heaume, grand et fort de ses membres, les jambes longues et droites, bien fourni des reins, les flancs étroits, la poitrine épaisse et haute, les bras gros et longs, les os durs, les poings carrés, les épaules larges, la tête grosse et le visage semé de taches de son. Il traversa la salle à grands pas, tenant par contenance un bâton à la main, et, arrivé devant le roi, il dit fièrement et si haut qu'il fut entendu de tous :

— Roi Artus, je te fais savoir, à toi et à tous ceux qui sont ici, que je suis Méléagant, fils du roi Baudemagu de Gorre. Et je viens me défendre contre Lancelot du Lac, car j'ai ouï dire qu'il se plaint que ce soit par trahison que je l'ai jadis blessé. Et s'il le prétend, qu'il s'avance, car je suis prêt à soutenir que je l'ai navré en droite joute et comme bon chevalier.

— Sire, fit le roi, vous êtes le fils de l'un des plus prud'hommes du monde, et l'on doit vous pardonner votre méprise pour l'amour de lui. Ignorez-vous que Lancelot n'est pas céans, et n'y est plus depuis longtemps ? S'il s'y trouvait, il saurait bien vous répondre !

Lionel, le cousin germain de Lancelot, se leva : il allait prier le roi de prendre son gage et relever le défi de Méléagant, lorsque la reine le tira vivement en arrière :

— Soyez sûr, lui dit-elle, que, quand Dieu aura ramené votre

cousin, il ne se tiendra pour vengé que s'il ne l'est par lui-même.

Voyant Lionel se rasseoir, Méléagant sourit insolemment et, après avoir attendu un moment, il dit encore :

— Sire, j'étais venu chercher chevalerie en votre cour, mais je n'en trouve point. Toutefois, je ferai tant que j'aurai bataille, s'il est ici autant de preux qu'on dit. Il y a au royaume de mon père beaucoup de captifs de ce pays de Logres, que jamais vous n'avez pu délivrer. Si vous osez confier la reine à l'un de vos chevaliers qui la mène dans la forêt, je le combattrai. Et s'il défend la reine contre moi, les Bretons seront quittes et libres ; mais si je la conquiers, je l'emmènerai comme chose qui m'appartienne.

— Bel ami, fit le roi, que vous les ayez en prison, cela me chagrine : mais ils ne

seront jamais délivrés par la reine, que je sache !

Alors Méléagant sortit de la salle et, remonté à cheval, il s'en fut vers la forêt, au petit pas et en regardant souvent en arrière pour voir si nul ne le suivait. Mais il n'y avait personne qui ne jugeât grande folie d'exposer la reine comme il l'avait proposé.

Toutefois Ken le sénéchal était allé s'armer dans sa maison ; il revint devant le roi, le heaume en tête et l'écu au col.

— Sire, dit-il, je vous ai servi de bon cœur, et plus par amour de vous que pour terres et trésors, mais je vois bien que vous ne m'aimez plus : aussi je quitte votre compagnie et votre maison.

Le roi aimait le sénéchal de grand cœur.

— À quoi, fit-il, vous êtes-vous aperçu que je vous aime moins ? Si l'on vous a fait aucune injure, dites-le-moi et je la réparerai si hautement que vous en tirerez honneur.

— Sénéchal, dit la reine à son tour, je vous prie de demeurer pour l'amour de moi ; et s'il est chose que vous désiriez, je vous la ferai avoir, quelle qu'elle soit. Messire le roi sera garant de ma promesse.

À quoi le roi s'engagea.

— Sire, reprit le sénéchal, je vous dirai donc quel est le don que vous venez de me faire : c'est que je conduirai madame la reine au chevalier qui sort d'ici pour le combattre et délivrer nos gens, car nous serions tous honnis, s'il partait de votre hôtel sans bataille.

À ces mots, le roi fut si irrité et chagrin qu'il parut au point d'en perdre le sens. Mais la reine fut plus dolente encore. Son cœur lui disait que Lancelot n'était pas mort, et, songeant que ce n'était pas lui qui allait la défendre, mais Keu, et qu'elle était en grand péril, il s'en fallut de peu qu'elle ne s'occît. Pourtant, quand son palefroi fut prêt, le roi l'envoya chercher dans sa chambre où elle pleurait de tout son cœur. En passant, elle regarda monseigneur Gauvain :

— Beau neveu, dit-elle, vous aviez raison : depuis la mort de Galehaut, toute prouesse a disparu.

— Montez, dame, et n'ayez crainte, fit Keu ; je vous ramènerai sauve, s'il plaît à Dieu.

Or, tandis que tous deux s'éloignaient, messire Gauvain disait au roi :

— Comment, sire, vous souffrez que madame la reine soit



conduite dans la forêt par Keu le sénéchal, à qui sans doute elle sera ravie ! Et donc ce chevalier l'emmènera paisiblement !

— Oui, dit le roi, car je serais honni si aucun homme de ma maison intervenait. Certes, un roi ne doit se dédire de sa parole.

— Sire, reprit messire Gauvain, vous avez fait une grande enfance.

Et il résolut qu'il irait reconquérir la reine et défier Méléagant jusque dans le royaume de Gorre. Il se fit armer et partit sur-le-champ, suivi de deux écuyers qui menaient en main deux beaux destriers.